

Le Mexique au miroir de son art: Estampes, Indépendance et Révolution

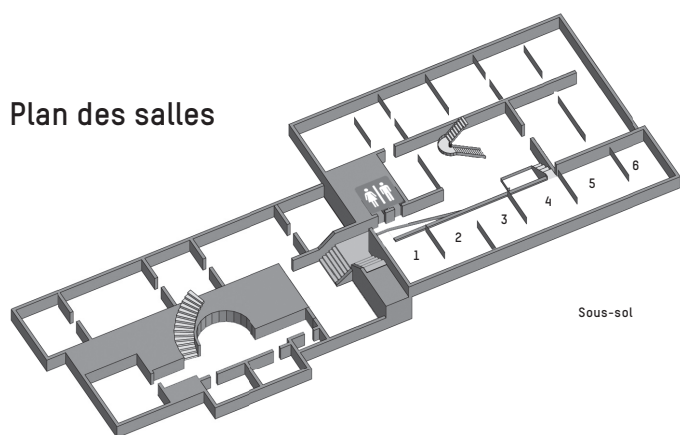
Du 23 octobre au 15 décembre 2013

Le Musée des Beaux-Arts de Berne présente sous le patronage de l'ambassade du Mexique en Suisse les 51 estampes et la sculpture que les Etats-Unis du Mexique lui ont généreusement offertes en 2012 en vertu de l'amitié et de la coopération exemplaire qui lient les deux pays de longue date. L'exposition réunit des œuvres contemporaines d'artistes mexicains et internationaux reconnus qui furent créées en 2010 dans le cadre du projet «Estampas, Independencia y Revolución» conduit par le Museo Nacional de la Estampa de l'Instituto Nacional de Bellas Artes de Mexico.

Le projet a vu le jour dans le cadre des festivités du 200^e anniversaire de l'Indépendance du Mexique (1810) et du 100^e anniversaire de la Révolution mexicaine (1910). Sélectionnés par une commission académique, les artistes invités à y participer ont travaillé sur le thème de la «liberté». Il en est résulté des œuvres explosives, tantôt de nature socio-politique, tantôt d'essence surréaliste ou abstraite, qui cherchent à répondre à la question de l'identité culturelle du peuple mexicain. Les feuilles, dont l'exécution fut confiée à de nombreux ateliers de la République du Mexique, firent l'objet d'une édition à 100 exemplaires. La moitié d'entre elles fut attribuée à des institutions mexicaines, le reste a rejoint à titre de don des collections publiques prestigieuses dans le monde entier.

L'exposition est organisée en quatre sections thématiques: histoire, figuration, surréalisme et abstraction, qui permettent au visiteur de s'immerger dans l'histoire et la création artistique contemporaine du Mexique.

Plan des salles



Salles 1 et 2: Histoire

Il n'est pas pensable de traiter de l'art contemporain mexicain sans s'intéresser aux événements historiques qui ont profondément marqué le Mexique: l'indépendance, qui libère le pays de la domination coloniale espagnole en 1810, et, une centaine d'années plus tard, la révolution du peuple contre la dictature de Porfirio Díaz. Depuis le début du siècle dernier, la confrontation à son identité culturelle, sociale et géopolitique et la réflexion sur les thèmes de la vie, de la mort et de la liberté sont des leitmotifs présents dans l'œuvre de nombreux artistes au Mexique, ce dont témoignent explicitement les feuilles présentées ici.

L'exposition s'ouvre avec la sérigraphie de **Mónica Mayer**, *Yo no celebro ni conmemoro guerras*, qui incarne ici un «manifeste» postmoderne pour un art nouveau et national, animé d'une forte conscience sociale. L'œuvre a été créée en lien avec un projet plus vaste: le groupe Facebook (*Causes*) que Mayer fonda en 2008 avec l'artiste Victor Lerma et qui reçut le soutien de plus de 3000 supporters. Cette action avait pour objectif d'encourager la paix nationale et internationale par un dialogue ouvert qui visait à se substituer aux cérémonies et vénération de héros vides de sens. «Une guerre est toujours une tragédie» explique l'artiste à propos de son œuvre, «un conflit qui n'a pas été résolu. (...) Les guerres sont peut-être parfois nécessaires, mais elles ne devraient jamais être célébrées.»

La tradition de l'estampe au Mexique, et son impact sur la création contemporaine, est l'autre élément majeur qui a présidé à la conception de l'exposition. Son titre reflète la confrontation de la gravure mexicaine contemporaine à l'histoire d'un pays qui a fait de ce médium un instrument au service de la révolte et de l'éducation du peuple depuis plus d'un siècle. Dans les années 1910 et 1920, durant les périodes sanglantes de guerre et de combats de la Révolution mexicaine, la presse appelait le peuple à la résistance par des illustrations lithographiques. Les tracts prenaient la forme d'estampes qui brossaient, sur le mode de la satire et parfois de la caricature, le tableau des événements dramatiques de l'époque – confrontations politiques, assassinats et catastrophes – mais aussi les grotesques ironiques et les symboles patriotiques nouveaux tels que les portraits des héros et combattants de la révolution paysanne Emiliano Zapata et Francisco «Pancho» Villa. Dans cette perspective, le graveur José Guadalupe Posada (vers 1852-1913) est encore de nos jours considéré comme le «prophète» et le précurseur de ce mouvement artistique au Mexique. Sa vaste œuvre graphique est une référence absolue pour de nombreux artistes contemporains. Ainsi, dans l'exposition, le diptyque *La vida y la muerte* de **René Derouin** est-il une citation directe de la célèbre *Catrina* de Posada, où l'artiste a représenté une dame du monde sous la forme d'un squelette coiffé d'un chapeau frivole et décoratif orné de plumes. Chez Derouin, elle est associée à l'emblème mexicain, un aigle perché sur un cactus en train de dévorer un serpent.

Les célèbres fresques monumentales réalisées par Diego Rivera (1886-1957), David Alfaro Siqueiros (1896-1974) et José Clemente Orozco (1883-1949) lors de la campagne d'alphabétisation organisée par le mi-

KUNST
MUSEUM
BERN

CREDIT SUISSE
Partenaire du Kunstmuseum Bern

nistre de l'éducation José Vasconcelos ne furent pas les seuls espaces d'expression des idées démocratiques et des discours de propagande au Mexique. Les aspirations artistiques, politiques et sociales du petit peuple paysan sont avant tout regroupées dans les innombrables gravures sur bois et sur linoléum d'artistes qui, se situant dans la lignée de Posada, se réunirent à Mexico à partir de 1937 autour du Taller de Gráfica Popular (en abrégé TGP, atelier populaire de gravure), comme Leopoldo Méndez (1902–1969) par exemple. Leur œuvre connaît encore de nos jours un rayonnement exceptionnel et exerce une grande influence sur la création contemporaine. Dans l'exposition, les feuilles d'**Adolfo Mexiac Calderón**, *Patria*, et d'**Arturo García Bustos**, *Campesinos manifestando*, reposent sur la combinaison de différentes sources artistiques – populaire, religieuse et préhispanique – et sur une association du texte et de l'image – qui n'est pas sans rappeler les affiches de propagande communiste des premières décennies qui suivirent la création de l'Union soviétique. Bustos était lui-même membre du TGP et ses activités de fresquiste le mettaient en contact permanent avec Rivera, Siqueiros, Orozco et la femme peintre Frida Kahlo (1907–1954). Bustos et Calderón sont incontestablement d'authentiques héritiers de l'« école mexicaine ».

Le thème de la terre natale est un autre motif récurrent des premières salles de l'exposition. Dans *Patria o muerte*, **Mimmo Paladino**, célèbre artiste de la Trans-avant-garde italienne, a placé la patrie face à la mort dans un geste pictural dramatique. Parmi les artistes exposés, nombreux sont ceux qui s'intéressent à la thématique du pays natal, aussi bien d'un point de vue politique ou géographique qu'autobiographique. La géographie du Mexique est étroitement liée à l'histoire politique du pays et elle constitue, notamment dans l'œuvre de **Marisa Boullosa**, la matière d'une confrontation avec ses propres racines. Dans le diptyque *Guanajuato y Guanajuato 2010*, l'artiste associe des épisodes de sa vie personnelle et des événements historiques. Guanajuato est connue pour avoir été le théâtre le plus important du mouvement de l'Indépendance au Mexique. Après l'appel de Miguel Hidalgo y Costilla à la lutte armée contre les Espagnols, une coalition de plus de 20 000 hommes perpétra un massacre au sein de la population espagnole européenne. Mais Guanajuato est aussi la ville natale du grand-père de l'artiste et actuellement son principal lieu de vie. Dans sa gravure, Boullosa a réalisé un collage tel qu'on en trouve dans les albums de famille, composé d'une photographie de son grand-père jeune homme, d'une carte postale de Guanajuato datant de 1910, l'année de la Révolution, et de photographies de ce même lieu qu'elle a prises en 2010. L'œuvre de Boullosa traite de la continuité et du changement ainsi que du sentiment d'étrangeté grandissant face à sa ville natale soumise à l'intrusion de la modernité – les bars mal famés et les hideuses antennes paraboliques.

La patria de **Demían Flores** fait partie d'un ensemble de peintures, de dessins et d'estampes que l'artiste réalisa en 2009 et 2010. Ils sont inspirés de la peinture du même nom (1962) de l'artiste mexicain Jorge González Camarena (1908–1980). Un tableau reproduit dans les années 1960 et 1970 en couverture des manuels scolaires de l'enseignement primaire que le Ministère de l'éducation distribuait gratuitement à des millions d'enfants. Une image emblématique qui participe à la création d'une nouvelle iconographie de l'identité nationale et accompagna la reconstruction du pays – après les années de turbulence de la Révolution.

Salle 3: Figuration

Les protagonistes de l'histoire du Mexique occupent une place majeure dans l'œuvre de nombreux artistes mexicains contemporains. Ainsi, l'estampe d'**Emiliano Gironella**, *El tren de Troya*, est-elle un hommage direct à Pancho Villa – le général légendaire de la Révolution mexicaine – et à sa prise de Ciudad Juárez en mars 1911, qui contraignit le régime de Díaz à la capitulation et ouvrit la voie à la victoire de Francisco Madero. Pancho Villa est représenté chevauchant un cheval, coiffé de son sombrero habituel et brandissant un pistolet. Sa figure est cernée d'une auréole, qui est sans doute une double allusion à la mythification de sa personne et au nuage de poussière, que lui et sa horde d'hommes armés ont dû laisser après leur assaut de la ville.

Avec *Servando*, **Saúl Villa** utilise le genre du portrait de profil pour repré-

senter l'un de ceux qui font partie « du petit nombre de héros de la version officielle de l'histoire » au Mexique. Le prêtre catholique romain Servando Teresa de Mier, prédicateur et homme politique du vice-royaume de la Nouvelle Espagne, fut un actif partisan de l'indépendance du Mexique et fut poursuivi, exilé et emprisonné à maintes reprises pour ses idées non orthodoxes. Mais contrairement à Pancho Villa – à l'immortalité duquel l'industrie cinématographique hollywoodienne prît certainement elle aussi une part essentielle –, il ne fut pas intégré au panthéon des héros nationaux. Saúl Villa s'est d'autant plus senti interpellé par l'« humanité » et la personnalité contradictoire de Servando.

Les protagonistes de cette salle ne sont pas uniquement des personnages historiques. Un pays s'identifie aussi à son univers végétal et animal. La végétation du Mexique est très variée. Le sud et la péninsule du Yucatán abritent des forêts tropicales humides tandis que le nord est une terre de savanes de buissons épineux, de déserts et de sols cultivés. Néanmoins, le palmier reste sans conteste un symbole du pays dans l'imaginaire collectif, bien que l'iconographie chrétienne l'associe aussi au martyr. Ce sont ces deux aspects que réunit l'œuvre *Florero* de l'Anglaise **Joy Laville** qui vit au Mexique depuis près de soixante ans. La lithographie *Sans titre* de **Fernando Aceves Humana** fait partie d'une série intitulée *En riesgo* qui est issue d'une recherche passionnée menée par l'artiste durant près d'une dizaine d'années au Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Les spécimens des collections taxonomiques du musée témoignent de la conquête occidentale du monde qui a aussi pour conséquence indirecte d'avoir des effets néfastes sur l'environnement. Ils ne manquent pas non plus d'évoquer le problème de l'immigration illégale, un phénomène qui atteint de nos jours un niveau particulièrement dramatique à la frontière entre le Mexique et les États-Unis : la mort d'un écosystème a ici valeur de métaphore de la destruction d'une organisation sociale et économique, destruction qui engendre à son tour l'émigration et génère des sentiments d'insécurité, de solitude et de perte d'identité. L'artiste nous rappelle que les immigrants illégaux sont regardés avec méfiance par le reste de la société, tout comme les animaux rares.

Dans *Recapitulando* de **José Martín Sulaimán**, le figuier de Barbarie (*Opuntia*), une plante traditionnelle du Mexique, apparaît comme le symbole de l'histoire du pays et du caractère national. Un ange – citation explicite du monument *El Ángel de la Independencia* de Mexico – s'élève au-dessus d'un cactus et non au sommet d'une « colonne de la victoire ». A la différence de la sculpture d'Enrique Alciati (mort après 1912), l'ange de la gravure ne tient dans ses mains ni couronne de laurier (attribut de la victoire) ni chaîne brisée (symbole de la liberté). Au lieu de cela, il lève son poing gauche en forme de salut communiste et tient un serpent dans sa main droite : le serpent est le symbole de Coatlicue, la déesse mère dans les cultures mésoaméricaines, et il joue aussi un rôle important dans les cultures préhispanique et populaire contemporaine. A proximité de l'ange, derrière les branches d'épines à peine perceptibles, la figure d'un homme armé surgit des ténèbres de l'arrière-plan – figure qui pourrait bien représenter un héros de la Révolution, notamment Emiliano Zapata.

Salle 4: Surréalisme

Le Mexique a une tradition longue et ininterrompue de liens avec le surréalisme. En 1938, le fondateur français du surréalisme, André Breton (1896–1966), séjourne près de quatre mois chez l'artiste Diego Rivera, dont il est l'invité, à San Ángel à Mexico. C'est dans la « Maison bleue » de Frida Kahlo à Coyoacán qu'il rencontre pour la première fois le Russe Léon Trotski auquel le Mexique avait offert l'asile politique et qui vivait là avec sa femme. Durant les mois suivants, les deux hommes, qui partagent les mêmes idées, se rencontrent à plusieurs reprises. Il en résulte le projet d'un manifeste commun sur les rapports entre l'art et la révolution qu'ils rédigent le 25 juin sous le titre *Pour un art révolutionnaire indépendant*, signé seulement par Breton et Rivera pour des raisons diplomatiques. Au cours des années suivantes, de nombreux artistes surréalistes européens se rendent au Mexique et le 17 janvier 1940 est inaugurée à la Galería de Arte Mexicano de Mexico l'*Exposición internacional del Surrealismo. Aparición de la gran esfinge nocturna*, organisée par l'écrivain César Moro (1903–1956) et l'artiste Wolfgang Paalen (1905–1959) en collaboration avec Breton. Tous les surréalistes

émigrés originaires de France, d'Allemagne et d'Angleterre avaient été invités à y participer.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'Anglaise **Leonora Carrington** – qui était encore peu de temps auparavant la compagne de vie du célèbre peintre et sculpteur surréaliste Max Ernst (1891-1976) – s'envole elle aussi vers le Mexique où elle vivra jusqu'à sa mort en 2011. On peut la considérer comme la « dernière surréaliste ». **Sculpture/Vulturel** est un témoignage explicite et emblématique des pratiques du surréalisme mexicain et du réalisme magique d'intégration de la symbolique préhispanique à leur vocabulaire plastique. La distance entre la culture des Aztèques et la culture américaine et européenne fut abolie par ce surréalisme historique. Ce qui permet encore aujourd'hui aux artistes de conférer de nouvelles significations à leur culture indigène et de ne pas la considérer comme un phénomène archaïque mais d'en faire un nouvel instrument de changement de la société.

Lorsque le Suédois **Per Anderson** s'installe au Mexique en 1970, il nourrit une grande fascination pour la culture préhispanique. A l'époque, la plupart des bâtiments et trésors archéologiques restaient à découvrir, n'ayant pas encore été dégagés de la végétation luxuriante où ils se cachaient : « Une petite pierre peut appartenir à une sculpture antique. » explique Andersen à propos de son œuvre **En cada piedra hay una posibilidad**, « Un petit morceau d'argile peut être en réalité tout à fait autre chose. Cela stimule l'imagination de manière naturelle. »

L'œuvre **Dualidad cósmica R.Ha** de **Rubén Maya** appartient à une série qui est née de la réflexion de l'artiste sur le rôle de l'inconscient dans le processus créatif, un thème qui avait déjà occupé de nombreux surréalistes. Maya extrait des images de l'inconscient et il le fait avec un objectif clair : stimuler la connaissance intérieure et considérer la réalité – y compris l'histoire de son pays – avec un autre regard. La multiplication des yeux des personnages symbolise ici l'équilibre naturel de la perception artistique qui unit la compréhension et le savoir à l'intuition et au cœur. Un autre thème est celui de la tension entre le corps humain et la nature animale, une tension qui est inconsciente dans l'activité quotidienne et ne peut être surmontée en tant que telle. Enfin, les constructions qui surmontent la tête de la figure barbue du centre de l'image expriment le désir de stabilité et de sécurité qui habite tout être humain. Dans **Sans titre**, **Andrés Vázquez Gloria** traite de l'identité du peuple mexicain, un thème récurrent dans son œuvre. « Il existait déjà un multiculturalisme au Mexique avant la conquête espagnole », explique l'artiste, « et cela faisait obstacle à la définition d'une identité mexicaine homogène. » On ne peut pas parler d'un Mexique unique, car le pays est très divers, aussi bien sur le plan géographique que culturel et économique. Il en a résulté que la société a évolué vers un individualisme grandissant et que les vrais héros de l'histoire – la foule anonyme qui s'est sacrifiée pour un idéal commun durant les luttes de l'Indépendance et de la Révolution – sont tombés dans l'oubli. L'estampe montre un amas de crânes qui portent des inscriptions de lettres. Ces crânes ne figurent pas les restes des héros mexicains, José María Morelos, Guadalupe Victoria, Zapata, Hidalgo et les autres, mais symbolisent des hommes et des femmes qui ont donné leur vie pour la liberté de leur pays.

Salles 5 et 6 : Abstraction

La dernière partie de l'exposition rend compte des nombreuses tendances de l'abstraction dans l'art contemporain mexicain. Les thèmes traditionnels et le traitement critique des problèmes sociaux, notamment la criminalité, la violence et la pollution environnementale, caractérisent cet ensemble d'œuvres qui, malgré sa diversité, constitue un tout assez homogène. Des formes artistiques et des symboles – issus aussi bien de la tradition préhispanique que de la tradition chrétienne – sont associés à des motifs modernes et des événements de l'actualité sont mis en rapport avec la question de l'identité culturelle et du multiculturalisme.

Irma Palacios est certainement l'une des artistes abstraites les plus célèbres du Mexique. Son œuvre **Sans titre** est tout à fait exemplaire de son style : on y trouve la superposition caractéristique de ses travaux d'éléments en suspension placés sur un fond de lignes horizontales d'une grande densité. Tout comme elle, **Mónica Saucedo** aime aussi à

travailler à la frontière de l'abstraction, de la figuration et du symbolisme. De même encore, **Patricia Córdoba**, dont la décision de graver son estampe **Sueño 168** sur du marbre mexicain traduit tout autant sa volonté de se confronter à la tradition lithographique mexicaine que son attachement aux ressources naturelles de son pays.

Avec **Incombenza**, l'Italien **Mario Benedetti** reprend un thème dont il est familier depuis plusieurs années et qu'il réinterprète ici dans l'optique de la thématique de l'exposition. Toutefois, rien n'indique au spectateur de quelle « incombenza » (tâche) il est ici précisément question. La forme flottante semi-circulaire qui semble être accrochée sur la feuille comme un nuage, où le noir l'emporte sur le gris, est-elle une menace, ou bien plutôt un défi pour le peuple mexicain, son histoire et son avenir ?

En 2010, l'artiste **Boris Viskin** fêta son 50^e anniversaire. Un événement qui lui fournit l'occasion de créer une œuvre, **El cincuentenario de Mi Independencia**, où il réfléchit à l'histoire mexicaine par rapport à sa propre biographie multiculturelle – il est mexicain, mais il vécut et travailla long-temps en Israël et en Italie. Son œuvre nous confronte à un métissage où les cultures et religions chrétienne et juive se mêlent aux glyphes mexicains.

Ana Santos s'intéresse dans son travail à la condition humaine et explore cette question sous ses différentes formes : **Los que miran el caos** représente une ville non identifiable menacée d'effondrement. Elle symbolise les troubles des mouvements de l'Indépendance et de la Révolution, mais elle exprime tout autant les inquiétudes qu'éprouve la population mexicaine d'aujourd'hui et exerce une critique à peine voilée de la situation sociale actuelle du Mexique.

L'exposition se clôt avec une œuvre de la sculptrice et installatrice mexicaine **Helen Escobedo** qui, comme Leonora Carrington, mourut peu après la réalisation de son œuvre. Son travail s'orienta à partir des années 1980 vers des problématiques écologiques et humanitaires. Il en résulta une série d'installations et de performances *in situ* dans lesquelles elle réfléchit sur la vie dans la métropole qu'est Mexico, caractérisée par une forte densité de population et menacée par la pollution environnementale. L'estampe **No la tires** est emblématique de ses derniers travaux.

Chronologie de l'histoire du Mexique

14000/2000 av. J.-C. : Premières traces humaines / premiers peuples de l'espace mésoaméricain. **1200-200 av. J.-C.** : Epoque préclassique : les Olmèques sont la plus ancienne civilisation de Mésoamérique. **300-900 apr. J.-C.** : Epoque classique : civilisation maya et culture zapotèque. **900-1200** : Epoque postclassique : cultures maya tardives et culture toltèque. **1321-1521** : Epoque postclassique tardive : ascension et chute de l'empire aztèque. **1519-21** : Le conquistador espagnol Hernán Cortés s'empare du royaume aztèque. Chute de la capitale aztèque Tenochtitlan. Le Mexique ne tarde pas à devenir la cible des intérêts économiques européens. **1525** : La couronne espagnole annexe le Mexique qui est intégré au vice-royaume de la Nouvelle Espagne (jusqu'en 1535). **1810** : Le 16 septembre, le curé Miguel Hidalgo y Costilla lance le mouvement mexicain d'indépendance par son appel à la lutte armée contre les Espagnols (ce que l'on a appelé le « Grito de Dolores »). **1821** : Instauration de la monarchie mexicaine après onze années de guerre. **1822** : Agustín de Iturbide est proclamé premier empereur du Mexique sous le nom d'Augustin I^{er}. Il est renversé un an plus tard. **1824** : Création des Etats-Unis du Mexique le 4 octobre. Elaboration d'une constitution fondée sur le modèle de la république fédérale. **1846-48** : Guerre américano-mexicaine. Le Mexique perd à peu près la moitié de son territoire, dont les actuels Etats nord-américains de l'Arizona, de la Californie, du Nouveau Mexique et du Texas. **1858-72** : Benito Juárez est le premier président indigène du Mexique. Il représente encore de nos jours la résistance patriotique aux usurpateurs étrangers. **1861-67** : Le Mexique est occupé par la France pour défaut de paiement de ses dettes. L'empereur Napoléon III veut installer une monarchie mexicaine dépendante de la France et nomme l'archiduc Maximilien d'Autriche empereur du Mexique. Le 5 mai 1867, les républicains mexicains battent l'armée française. **1876-1911** : Porfiriato : dictature du général Porfirio Díaz. Le pays connaît un essor économique intérieur et une intégration

à l'économie internationale. **1910**: Festivités du centenaire des premières luttes mexicaines pour l'indépendance contre la domination espagnole. Díaz est réélu président du Mexique. Le propriétaire terrien Francisco Madero lance une campagne d'opposition contre la réélection de Díaz et programme depuis les Etats-Unis une attaque contre le gouvernement mexicain pour le 20 novembre. Cette date marque officiellement le début de la Révolution mexicaine. **1911**: Díaz est envoyé en exil. Madero prend le pouvoir grâce au soutien d'Emiliano Zapata, de Pancho Villa et de Pascual Orozco. Zapata et Villa s'opposent au gouvernement de Madero en raison de sa similitude avec celui de Díaz. **1913**: En février, dix journées d'escalade de la violence (la «Decena trágica»). Assassinat de Madero. Le général Victoriano de la Huerta est proclamé président. Venustiano Carranza plaide pour une nouvelle constitution et déclare la guerre à Huerta. **1914**: Défaite de Huerta. Pancho Villa et Emiliano Zapata se liguent contre le gouvernement de Carranza. **1915**: Álvaro Obregón bat l'armée de Villa. 1917: Signature de la constitution mexicaine, qui est toujours celle qui en vigueur aujourd'hui. **1919**: Assassinat de Zapata par Carranza. Fondation du Parti communiste mexicain (*Partido Comunista de México*, PCM). **1920**: Fin de la Révolution. Obregón devient président. Mise en œuvre de réformes de l'éducation et campagne d'alphabétisation dans les régions rurales du pays. **1923**: Assassinat de Pancho Villa. **1926-29**: Soulèvement de milices catholiques contre le gouvernement mexicain (la «Guerra cristera»). **1929**: Fondation du Parti national révolutionnaire (*Partido Nacional Revolucionario*, PNR), rebaptisé en 1938 Parti de la révolution mexicaine (*Partido de la Revolución Mexicana*, PRM), puis en 1948 Parti révolutionnaire institutionnel (*Partido Revolucionario Institucional*, PRI). **1942**: Le Mexique s'engage dans la Seconde Guerre mondiale aux côtés des Etats-Unis. **1968**: Les conflits entre les étudiants et le gouvernement dégénèrent et conduisent le 2 octobre, quelques jours avant l'ouverture des Jeux olympiques à Mexico, au massacre de Tlatelolco. **1994**: Insurrection armée d'un mouvement paysan néo-zapatiste (*Ejército Zapatista de Liberación Nacional*, EZLN) dans l'Etat du Chiapas. **2000**: Les résultats des élections présidentielles et parlementaires marquent une rupture dans le système PRI traditionnel tel qu'il s'est développé depuis la Révolution. **2006**: Le candidat du Parti de l'action nationale (*Partido Acción Nacional*, PAN) Felipe Calderón gagne les élections présidentielles avec une très petite marge. Protestation de la gauche contre l'issue du scrutin. Un conflit social dans l'Etat de Oaxaca dégénère en affrontements violents entre le peuple et le gouvernement PRI local. **2012**: Le représentant du PRI Enrique Peña Nieto est élu nouveau président du Mexique.

Présidents du Mexique

1876-1911: General Porfirio Díaz; **1911-13**: Francisco Madero; **1913-14**: General Victoriano Huerta; **1914-20**: General Venustiano Carranza; **1920-24**: General Álvaro Obregón; **1924-28**: Plutarco Elías Calles; **1928-34**: «Maximato»; **1934-40**: Lázaro Cárdenas; **1940-46**: Manuel Ávila Camacho; **1946-52**: Miguel Alemán; **1952-58**: Adolfo Ruiz Cortines; **1958-64**: Adolfo López Mateos; **1964-70**: Gustavo Díaz Ordaz; **1970-76**: Luis Echeverría Álvarez; **1976-82**: José López Portillo; **1982-88**: Miguel De la Madrid; **1988-94**: Carlos Salinas de Gortari; **1994-2000**: Ernesto Zedillo; **2000-06**: Vicente Fox; **2006-12**: Felipe Calderón Fournier; **2012**: Enrique Peña Nieto.

Avec des œuvres de :

Fernando Aceves Humana (*1969); Franco Aceves Humana (*1965); Per Anderson (*1946); Mario Benedetti (*1938); Pilar Bordes (*1948); Marisa Bouldosa (*1961); Pier Buraglio (*1939); Leonora Carrington (1917-2011); José Antonio Castillo (*1958); Francisco Castro Leñero (*1954); José Castro Leñero (*1953); Patricia Córdoba (*1973); René Derouin (*1936); Helen Escobedo (1934-2010); Manuel Felguérez (*1928); Javier Fernández (*1951); Demián Flores (*1971); Arturo García Bustos (*1926); Emiliano Gironella (*1972); Roger von Gunten (*1933); Raúl Herrera (*1941); Cisco Jiménez (*1969); Joy Laville (*1923); José Lazcarro Toquero (*1941); Nicola López (*1975); Luis López Loza (*1939); Gabriel Macotela (*1954); Javier Marín (*1962); Rubén Maya (*1964); Mónica Mayer (*1954); Adolfo Mexiac Calderón (*1927); Flor Minor (*1961); Terumi Moriyama (*1969); Guillermo Olguín (*1969); Irma Palacios (*1943); Mimmo Paladino (*1948); Alejandro Pérez Cruz (*1966); Enrique Pérez Martínez (*1975); Joel Rendón (*1967); Luis Ricarte (*1964); Betsabé Romero (*1963); Rafael Ruiz Moreno (*1969); Alejandro Santiago (*1964); Ana Santos (*1978);

Monica Saucedo (*1966); Raymundo Sesma (*1954); José Martín Sulaimán (*1958); Eloy Tarcisio (*1955); Roberto Turnbull (*1959); Andrés Vázquez Gloria (*1971); Saúl Villa (*1958); Boris Viskin (*1960)

Programme culturel

Visites commentées publiques (en allemand)

Dimanche à 11 h : 27 octobre

Mardi à 19 h : 10 décembre

Pas d'inscription préalable, sur présentation du billet d'entrée

Kino Kunstmuseum: film documentaire sur Diego Rivera :

A Portrait of Diego: The Revolutionary Gaze

Réalisateurs : Gabriel Figueroa Flores et Diego López

80 minutes, en espagnol et en anglais

Projections :

Jeudi 21 novembre : 18 h (en présence de Figueroa Flores)

Samedi 23 novembre : 16 h 30

Dimanche 1er décembre : 11 h 30

Plus d'informations sur www.kinokunstmuseum.ch

Table ronde sur l'art mexicain (en anglais)

Jeudi 12 décembre à 18 h

Intervenants: Milena Oehy, collaboratrice scientifique au SIK-ISEA de Zurich, Patricia Córdoba, artiste, et le Dr. Valentina Locatelli, commissaire de l'exposition

Infos

Commissaire

Valentina Locatelli

Tarif

CHF 7.00 / réduit CHF 5.00

Visites privées, visites de scolaires

T 031 328 09 11, vermittlung@kunstmuseumbern.ch

Horaires d'ouverture

Mardi : 10h – 21h

Mercredi – dimanche : 10h – 17h

Avec le soutien de :

artEDU
STIFTUNG

En collaboration avec :



AMEXCID
AGENCIA MEXICANA DE COOPERACIÓN
INTERNACIONAL PARA EL DESARROLLO



SRE
EMBAJADA DE MÉXICO
EN SUÍZA